
Constance De Gourcy

Perla SERFATY-GARZON, *Enfin chez soi ? Récits féminins de vie et de migration*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Constance De Gourcy, « Perla SERFATY-GARZON, *Enfin chez soi ? Récits féminins de vie et de migration* », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 23 - n°1 | 2007, mis en ligne le 27 novembre 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://remi.revues.org/4151>

Éditeur : Association pour l'étude des migrations internationales

<http://remi.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://remi.revues.org/4151>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Université de Poitiers

Constance De Gourcy

Perla SERFATY-GARZON, *Enfin chez soi ? Récits féminins de vie et de migration*

Pagination de l'édition papier : p. 182-185

- 1 Comment penser l'appartenance dans le déplacement, comment faire de l'ailleurs la condition de sa demeure, comment conférer de l'habitabilité à un territoire où l'on n'est pas né, telles sont quelques-unes des nombreuses questions que pose cet ouvrage combinant sur le mode réflexif analyses et témoignages empiriques de migrantes ayant connu l'épreuve de l'exil. Dans cet ouvrage, l'auteure s'attache à montrer les différentes dimensions d'une migration peu prise en compte dans la littérature de l'exil : « *celle de personnes qui ont "réussi"* ». Les cinq récits de migrantes sélectionnés pour leur exemplarité parmi un corpus rassemblant des entretiens approfondis menés auprès de 26 personnes, hommes et femmes habitant à Montréal depuis 5 à 50 ans, témoignent des différentes opérations nécessaires à la constitution d'un espace du chez-soi. Les acquis de la tradition méthodologique de la psychologie et de la philosophie phénoménologique sont ici convoqués pour saisir « *les sens du chez-soi* » et rassembler les éléments en vue d'« *une théorie du chez-soi de l'immigré.* »
- 2 Si l'ouvrage s'ouvre sur des considérations portant sur le sens de l'habiter, le fil conducteur suit les multiples séquences du procès migratoire et s'attache à reconstruire les gammes du possible pour ces migrantes qui ont connu une double émigration, la première les menant de leur pays natal (qui n'est pas forcément le pays d'origine des parents) vers un premier pays d'accueil, la deuxième de ce dernier au Canada. Les ressorts différents de ces migrations soulignent l'importance du contexte d'accomplissement qui autorise ou pas, favorise ou, au contraire, limite les déplacements. Le projet d'étude qui justifie la première émigration fait ainsi apparaître ce premier départ comme volontaire et libertaire alors que pour d'autres l'expérience est celle de l'exil et de la fuite quand les conditions politiques laissent présager le pire (comme le viol par Hitler des accords de Munich). La seconde migration vers le Canada est vécue comme la fin de l'exil, le début d'une permanence devenue possible. C'est dans ce pays que les migrantes fondent une famille, signe que la dynamique d'appropriation du pays d'inscription est durablement engagée.
- 3 Précaire ou durable, étroit ou vaste, l'espace habité devient le jalon à partir duquel sont retracées les différentes étapes de la carrière migratoire de ces femmes qui, au terme de leur pérégrination, réintroduisent de la continuité par delà la discontinuité spatiale ou les ruptures à partir desquelles sont renégo-ciés les parcours. L'habitat lui-même témoigne d'une forme de permanence qui nous est donnée par des critères de choix tels que l'importance conférée à la vue, à la luminosité. Ténus mais infrangibles, ces éléments viennent atténuer la disjonction entre l'habitant et l'habitude laquelle s'enrichit des expériences vécues. Le chez-soi apparaît ainsi, à travers le récit de ces migrantes, comme une des coordonnées de l'existence, repère (et repaire tout à la fois), un support de l'existence permettant le déploiement de l'être par delà les ailleurs où il se situe. Repaire mémoriel, il abrite en son sein les objets permettant de réinscrire l'individu dans une lignée et une continuité mémorielle, il offre la possibilité du retour sur soi et de la pause comme autant de dimensions fondamentales de l'habiter. L'image de « *l'abri sûr et du blottissement* », évoquée par la coquille, témoigne de son importance comme lieu de rassemblement de soi à partir de l'assemblage des expériences multiples générées par la migration. Et si l'exil « *dénature, pour reprendre une expression bachelardienne "l'habiter heureux"* » comment, cependant, ne pas habiter ? L'auteure met ainsi en évidence les principaux référents qui ouvrent sur cette expérience fondatrice. On soulignera dans cette perspective la possibilité de parvenir au sentiment du chez-soi par l'être ensemble (dont le modèle nous est donné par la famille) dans des lieux mouvants, non fixes. Parce qu'elle tisse des liens avec les habitants, l'hospitalité constitue également une dimension fondamentale de l'habiter : « *car si l'hospitalité est une valeur, si elle signe une générosité*

vis-à-vis des autres, étrangers ou non, elle est surtout la marque d'une capacité à ouvrir sa porte et, par là même, d'une maîtrise confiante du chez-soi ».

- 4 Parmi les séquences constitutives de la migration, partir est certainement celle qui engage la migrante dans une négociation avec soi-même comme avec son entourage familial et familial. Différentes temporalités s'entremêlent et soulignent la complexité de l'acte. S'il est consenti, le départ est souvent le fruit d'une longue maturation qui puise ses ressources dans le passé familial. Au-delà du procès de qualification/disqualification qui accompagne la formulation du projet de départ, de ce jeu entre attachement et détachement qui s'opère une fois arrivé dans le pays d'accueil, la construction du chez-soi ne peut s'accomplir sans l'espoir que s'ouvre le champ des possibles pour la migrante. On notera ainsi ce que dit Perla Serfaty-Garzon du mécanisme de la confiance qui accompagne la décision de migrer pour se réinscrire ailleurs : cette décision *« mobilise la force intérieure du migrant et sa confiance quant à sa capacité de rendre cet ailleurs habitable, de le transformer en chez-soi, de s'y construire une place. »* Car conquérir une place dans une autre société, au sein de groupes sociaux différents de ceux du pays d'origine, apparaît bien comme un enjeu majeur du paradigme de l'émigration.
- 5 Les temporalités multiples de l'acte migratoire apparaissent également dans le sentiment de nostalgie qui point une fois arrivé dans le second pays d'émigration, celui où l'on installe sa demeure. Là encore apparaît un des paradoxes entre continuité intérieure et discontinuité géographique car une fois dans le pays d'inscription, celui que les migrantes choisissent pour fonder une famille, est-on vraiment arrivé ? La réponse doit être nuancée et l'auteure montre la complexité du rapport au temps qui se joue dans l'expérience migratoire. Pour se constituer en établissement, le chez-soi doit en effet composer avec les dimensions esthétiques et sensibles qui ont structuré le rapport aux différents chez-soi, autant de dimensions qui, parce qu'elles se nourrissent de sources multiples, fondent la relation à l'habiter. Un parallèle s'établit ainsi entre les migrations ponctuées par cette relation intime qui se noue dans la fondation du chez-soi et le cheminement personnel de la locutrice : composer n'est pas oublier et il s'agit bien de renouer avec ces différentes étapes surtout lorsqu'il s'agit de penser la transmission à sa descendance.
- 6 Cette compétence du migrant à composer avec les strates de son passé semble structurante dans le rapport à l'autre. L'auteure rappelle ainsi combien la migration s'effectue sur le mode du défi et, si la réussite matérielle s'accompagne parfois d'un ressentiment de la part des *« impatriés »* d'autant plus difficile à contrer que *« la sanction est silencieuse et souterraine »*, il n'en reste pas moins que le migrant se situe dans un entre-deux (qui est aussi un entre lieux) à partir duquel se pense la relation à l'autre. Soulignons ainsi, à la suite de l'auteure, combien *« l'émigration n'est pas un projet de coexistence avec la culture d'ici et encore moins le projet d'une séparation, fût-elle "à l'amiable". Elle est au contraire une vision d'accueil en soi de cette culture, car sinon, pourquoi partir ? L'hospitalité est agie de cette façon, dans son double mouvement d'ouverture et dans la réciprocité de l'accueil. Et, en effet, n'entendons-nous pas par "hôte" à la fois l'invité et celui qui l'accueille ? »*
- 7 Trois dimensions nous semblent constitutives de cet entre-deux, de cette expérience migratoire qui procède de ce double déplacement (déplacement géographique et déplacement personnel) : la relation au nom de famille, les objets qui entourent la migrante, le voyage, autant de dimensions qui apparaissent comme des témoins de l'expérience qu'elle a vécue. En cela, elles révèlent une contribution importante à la sociologie de l'exil.
- 8 Parmi les freins qui limitent le désir de partir ou reculent la temporalité du départ, l'importance conférée au nom de famille doit être mentionnée. Aussi, c'est par cet éclairage original que l'auteure considère les pertes — symboliques et affectives — liées au choix d'émigrer. Parce qu'il signifie un ancrage local garant d'une réputation et d'une considération, le nom de famille est porteur d'une charge symbolique dont l'avantage se mesure à l'aune de ce qu'il représente. S'installer ailleurs signifie alors vivre l'expérience du rétrécissement, de la réduction dans la société d'accueil. C'est également entrevoir la possibilité d'une sorte de déclassement social : la perte du sens du nom est ressentie comme *« la perte de sa place dans la société tout entière. Cette perte signifie l'expérience d'une invisibilité sociale qui vient signer une sorte particulière d'exil au sein même du pays d'élection. »* Le nom de famille comme les objets dont

s'entoure la migrante apparaissent ainsi comme les supports¹ de l'existence. Ils témoignent des attachements, ressources intimes, dans lesquels la migrante trouve les conditions de son exposition publique. Au-delà de leur dimension matérielle, c'est la dimension mémorielle qui confère de la valeur aux objets dont elle s'entoure — s'enveloppe dirait l'auteure. Constituer dans le pays d'accueil un chez-soi ne peut, en effet, se faire sans un certain nombre d'objets saturés de sens : « *les objets sont investis d'une mission de familiarisation avec le nouvel univers de la migrante, mission qui se fonde dans le rapport qu'elle entretient avec eux* ».

9 Le sens du nom que l'on perd, les objets que l'on garde et dont on s'entoure, deux aspects qui révèlent la condition complexe de l'émigré. Le voyage témoigne, quant à lui, de l'accommodation — plutôt que de l'intégration — de la migrante à son pays d'accueil. Car qu'est-ce qu'un voyage sinon, « *précisément, un départ librement consenti qui s'inscrit d'emblée dans le but de revenir à son chez-soi ?* » Le voyage en tant que « *structure fondamentale de l'expérience humaine*² » suppose l'existence d'un chez-soi. Il est alors ce qui signifie qu'un chez-soi a été conquis, point d'ancrage dans un pays devenu sien.

10 On l'aura compris, cet ouvrage est d'un grand apport pour qui s'intéresse à cette expérience fondamentale que représente l'émigration. On ne peut qu'espérer, dans cette perspective, que cette anthropologie de l'habiter qui se dessine à travers ces récits de migrantes s'enrichisse bientôt, comme l'annonce l'auteure, par l'examen de l'expérience des hommes migrants et leur capacité à se constituer un chez-soi dans l'émigration. En effet, « *Enfin chez soi ? Récits féminins de vie et de migration* » constitue le premier livre d'une trilogie consacrée à la migration. Le second ouvrage de cette trilogie, intitulé « *Un chez-soi chez les autres* » vient de paraître et prolonge sur le mode de la collaboration entre plusieurs auteurs la réflexion qu'elle a entreprise sur ce thème.

Notes

1 CASTEL Robert, HAROCHE Claudine (2001) *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Paris, Fayard, 210 p.

2 MOLINO Jean, LAFHAIL-MOLINO Raphaël (2003) *Homo fabulator. Théorie et analyse du récit*, Arles, Actes sud, Montréal, Leméac, 381 p.

Référence(s) :

Perla SERFATY-GARZON, *Enfin chez soi ? Récits féminins de vie et de migration*, Paris, Bayard Éditions et Montréal, Bayard Canada, 2006, 188 p., 2-227-47593-5, Préface d'Alain Montandon. Site Internet de l'auteure : <http://perlaserfaty.net/>

Pour citer cet article

Référence électronique

Constance De Gourcy, « Perla SERFATY-GARZON, *Enfin chez soi ? Récits féminins de vie et de migration* », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 23 - n°1 | 2007, mis en ligne le 27 novembre 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://remi.revues.org/4151>

Référence papier

Constance De Gourcy, « Perla SERFATY-GARZON, *Enfin chez soi ? Récits féminins de vie et de migration* », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 23 - n°1 | 2007, 182-185.

À propos de l'auteur

Constance De Gourcy

Université de Provence – Laboratoire méditerranéen de sociologie (LAMES)

Droits d'auteur

© Université de Poitiers
